

Le pouvoir du *pajé* (chaman) dans la médecine coloniale brésilienne du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle

par João Bosco BOTELHO *

Introduction : colonisation et identification du pouvoir social du chaman

La conquête et l'occupation du Brésil par les Portugais ont provoqué de façon brutale, avec l'aide du pouvoir ecclésiastique, la confrontation entre un nouvel ordre et les cultures préexistantes. Le processus de substitution du *pajé*, initié par le colonisateur dans la population locale, s'est produit, simultanément, par la destruction de l'univers mythique des autochtones, par le biais des armes et par les nouvelles maladies apportées par les Européens. L'Indien ne connaissait pas ces maladies et n'était préparé pour lutter contre aucune d'entre elles. C'est pour cette raison qu'il fut rapidement battu sur son propre terrain.

A cette époque, l'un des ennemis des relations mythiques des peuples autochtones était le clergé qui avait une vision médiévale des relations de pouvoir. Il fallait sans doute promouvoir, le plus rapidement possible et à n'importe quel prix, la substitution du pilier culturel du pouvoir – le *pajé* – responsable du maintien de la cohésion sociale.

Le prétexte légal de cette aventure qui se transformera en l'un des plus grands génocides de l'histoire de l'homme a été la bulle du Pape Nicolas V "*Romanus Pontifex*" du 8 janvier 1454, qui établissait les normes de la colonisation chrétienne (1) :

Ce n'est pas sans un grand bonheur que nous avons appris que notre fils bien aimé l'Infant Don Henrique, pris par l'ardeur de la foi et du zèle pour le salut des âmes, s'efforça, en véritable soldat du Christ, de faire connaître et vénérer de par le monde, jusqu'en ses plus lointaines contrées, le glorieux nom de Dieu, réduisant la foi non seulement de ses ennemis les Sarrasins, mais aussi de tout autre infidèle ... C'est ainsi qu'avec toute la pondération de rigueur, par d'autres de nos lettres, nous concédons au dit Roi Alphonse, la pleine et libre faculté, entre autres, d'envahir, conquérir et assujettir quelques Sarrasins ou païens que ce soit, ennemis du Christ, leurs terres et leurs biens, les réduire à la condition de serviteur, et tout appliquer en utilité propre et en celle de leurs descendants ...

* Professeur de l'Université d'Etat d'Amazonas et membre de l'Académie Amazonense de Médecine Avenida Eduardo Ribeiro 520 Sala 705, 69010 Manaus (Brésil).

Les premiers à subir cette action conjuguée furent les Tupi, appelés par les Blancs Tupinamba. Le groupe ethnique tupinamba était formé par plusieurs tribus appartenant au même tronc linguistique et avait des caractéristiques socioculturelles communes. Il comprenait aussi les Tamoio, les Tomimin, les Tupiniquim, les Caeté, les Tabajara, les Potiguara et les Guajajara, qui occupaient l'immense région bien définie du littoral. Les groupes indigènes qui formèrent la grande famille Tupinamba furent les premiers à affronter le contact européen et participèrent aux expéditions pionnières vers la région du sertão (nord-est du Brésil).

De tous ces peuples que les Portugais rencontrèrent sur le littoral brésilien au cours des années qui suivirent l'occupation, peu d'entre eux parvinrent à survivre, numériquement et culturellement.

La substitution linguistique a sans doute permis, dans un premier moment, de comprendre les mondes mythiques, ensuite, de démoraliser et finalement, de substituer. Cependant, la première partie s'est passée lentement en vertu des difficultés de compréhension des divers dialectes et aussi du nombre limité d'Européens qui se risquaient à voyager vers le nouveau monde. A partir de cette vision des choses, il est plus facile de comprendre pourquoi ce n'est qu'au début du XVII^e siècle que le processus de substitution fut consolidé. Au sein de cet ensemble complexe de relations entre le colonisateur et l'autochtone, la pratique médicale indigène a été identifiée comme un produit de la cohésion sociale des peuples indigènes et le *pajé* comme son principal fondement.

Considérant qu'il y avait peu de médecins européens parmi les premiers colonisateurs, jusqu'au XVIII^e siècle, et qu'il y avait une peur collective des maladies tropicales, inconnues des navigateurs, le *pajé* tupinamba, connaisseur des mystères de la survie, joua un rôle très important dans les premiers contacts du colonisateur en terre brésilienne. Il fut évident, dès le début, que le chamanisme était complètement différent des procédures pratiquées par le chirurgien-barbier médiéval.

Ainsi, le colonisateur s'est rapproché du *pajé* strictement par nécessité de connaître les maladies et d'apprendre comment se faisait le traitement par chamanisme, sans doute, extrêmement différent des pratiques médicales en vigueur dans la métropole. Bien que montrant de meilleurs résultats que la médecine européenne médiévale, le chamanisme n'a été l'objet que d'une interprétation politique et religieuse ; et donc, indépendamment de sa qualité, il devait être remplacé par une autre médecine qui suivit la philosophie nécessaire à une domination étendue et sans restriction.

Les voyageurs qui laissèrent des registres de leurs impressions furent unanimes pour admettre que la position dont jouissaient les *pajés* dans la société tupinamba était si importante qu'en certaines circonstances, ils avaient un pouvoir suffisant pour intervenir sur le destin de la tribu.

Après les premières années d'occupation, les Européens constatèrent que les solutions apportées par les *pajés* étaient beaucoup plus efficaces et simples que les saignées, les purges et les séances de vomissements des quelques chirurgiens-barbiers qui accompagnaient les colonisateurs. Ce fait contribua de façon décisive à l'incorporation définitive des pratiques du *pajé* à la médecine non officielle.

Les motifs de l'intérêt colonial quant au *pajé* peuvent être réunis en quatre groupes :

1. Aspects exotiques et efficaces du traitement du *pajé* dans les blessures de guerre ;

2. Profit tiré des méthodes apprises pour traiter les maladies elles-même, puisqu'il n'y avait aucune alternative disponible ;

3. Association établie entre les fonctions du *pajé* et celles du médecin européen ;

4. Certitude politique que le pouvoir concentré du *pajé* devait être détruit, à tout prix, pour que la domination et la substitution culturelle fussent effectives.

Pour les trois premiers, il ne fait aucun doute que l'Européen nouvellement arrivé chercha, dès les premiers contacts, à connaître les raisons pour lesquelles les Tupi avaient une si bonne santé et ne souffraient pas des plaies connues et redoutées en Europe. Ce fut plus net avec l'invasion hollandaise, car les dirigeants politiques n'avaient pas autant de rancœurs et de préjugés que les Portugais. Le témoignage du médecin hollandais Guilherme Piso (2), au XVII^{ème} siècle, venu avec le cortège du Comte Maurice de Nassau, est assez significative.

... de telle façon qu'ici, on peut voir l'unanimité avec laquelle les gens, bien qu'ignorants et non lettrés, exercent la médecine avec nous. Ils gardent de façon tellement enracinée leurs préceptes de traitement transmis traditionnellement de l'un à l'autre, qu'ils préfèrent souffrir à mort plutôt que d'abandonner leurs opinions en la matière. Cela me rappelle les barbares qui dans les campements, grâce à des gommages fraîches, des jus et des baumes, tirèrent du fer et du feu et remirent d'aplomb avec succès les membres des soldats blessés par balle de fusil qui allaient être amputés par les chirurgiens européens, lusitaniens et bataviques. Je suis également le témoin visuel du fait que dans les hôpitaux, les ulcères rebelles et les gangrènes furent guéris par leurs soins, avec du jus de tabac. Plus encore : grâce à une boisson faite avec la racine fraîche de jaborandi, ils firent échapper à la mort des hommes empoisonnés par l'ingestion de champignons vénéneux et d'autres toxiques, alors que moi-même et d'autres disciples de Galène, nous nous étions efforcés en vain, en utilisant de multiples alexipharmques et panacées d'antidotes, ce qui nous fit un peu honte. C'est ainsi que par la suite, j'ai consenti à être aidé par ces collègues barbares habitués à intervenir dans le traitement des nôtres, tant par le toucher des artères, que par de nombreux conseils donnés, comme dans l'exemple ci-dessus.

Quant au dernier motif, les registres sont encore plus explicites et antérieurs à ces derniers. L'intention coloniale de substituer les valeurs mythiques des *pajés* était claire, dès le début de la colonisation (3).

Les jésuites parvinrent, en de nombreux endroits, à repousser les guérisseurs indigènes, de façon à inspirer confiance aux sauvages, quant aux moyens thérapeutiques utilisés par les Européens. Et Anchieta, dans sa première lettre, écrite en 1554, à la source de Piratininga, raconte l'histoire d'un enfant de quatre ou cinq ans, atteint d'une grave maladie, qui priait beaucoup et le suppliait de l'amener au temple. L'enfant, gémissant devant l'autel, disait dans sa langue : Oh ! Père, guérissez-moi ! Interrogé par son père, pour savoir si par hasard il voulait qu'on appelle le guérisseur pour le soigner, l'enfant pleura à chaudes larmes et se jeta par terre en disant que ce ne serait pas avec le guérisseur, mais avec l'aide de Dieu qu'il retrouverait la santé ; ce qui fut fait car un certain remède donné par nos Frères, lui fit retrouver la santé de façon inespérée.

Les sources bibliographiques montrent que la santé des Tupi, bien qu'ayant suscité un grand intérêt chez les colonisateurs, ne fut pas le sujet sur lequel ces derniers écrivirent le plus. Cependant, il est possible de déduire quelques informations sur leur compréhension de la maladie grâce aux récits faits par les chroniqueurs et les voyageurs qui écrivirent sur la guerre, l'anthropophagie, la religion, les mythes et le rôle social du *pajé*.

Les documents du colonisateur qui nous fournissent des informations sur le mode de vie, la santé et l'organisation sociale des Tupinamba furent rédigés à l'arrivée des Portugais :

1. La lettre de Pedro Vaz de Caminha (4) au roi Don Manoel, du 1er mai 1500, écrite de Porto Seguro :

... Et une de ces jeunes filles était complètement peinte, de la tête aux pieds, avec cette teinture-là. Elle était si belle fille, si ronde et si gracieuse qu'elle aurait fait pâlir de jalousie beaucoup de femmes de nos contrées.

2. La lettre du diplômé maître João (5) au roi Don Manoel, de même date : dans cette lettre, le chirurgien du roi qui avait un ulcère à la jambe, prit seulement soin de justifier pourquoi il en avait fait si peu de cas. Le premier médecin à mettre le pied sur la terre brésilienne décrivit sa propre maladie et se limita à monter l'astrolabe sur la plage et vit que la latitude était de 17 degrés ouest. Son habileté de chirurgien-barbier à la cour portugaise n'eut une quelconque utilité durant le peu de jours que sa flotte passa à Porto Seguro :

J'ai travaillé comme j'ai pu, mais pas beaucoup, à cause de ma jambe qui me faisait très mal, et sur laquelle une colature m'a fait une plaie plus grande que la paume de la main ...

3. Le rapport du voyage aller et retour de la flotte de Pedro Alvares Cabral fait par un pilote anonyme (6).

Le capitaine qui était en poste nous demanda de jeter à l'eau un canot, pour voir qui étaient ces gens. Ceux qui furent à leur rencontre, trouvèrent des gens au teint mat, bien bâtis, avec des cheveux longs (...). Nous sommes restés à cet endroit cinq ou six jours. Les hommes, comme nous l'avons déjà dit sont mats et se promènent nus. Leurs femmes sont également nues. Elles sont bien faites et portent les cheveux longs. Le même personnage décrit aussi avec beaucoup de précision l'abondance d'aliments et les conditions de vie en général de ces gens : leurs maisons sont en bois, couvertes de feuilles et de branches d'arbres, avec de nombreuses colonnes en bois au milieu ; et entre ces colonnes et les parois, ils accrochent des hamacs en coton, dans lesquels ils peuvent s'allonger et sous lesquels ils font du feu, si bien que dans chaque maison il peut y avoir de quarante à cinquante hamacs accrochés comme des métiers à tisser ... La terre est très abondante en arbres, en maïs, en ignames et en coton ... Nous n'avons vu aucun animal quadrupède ... Ils ont de très bons bras, les hommes se servent de filets pour pêcher et sont de grands pêcheurs ; les poissons sont de diverses qualités.

Au cours du peu de siècles qui suivirent ces récits, beaucoup de malheurs et de destructions touchèrent les sociétés indigènes. Elles furent exterminées avec une telle violence et une telle rapidité qu'il est difficile d'évaluer avec certitude l'ampleur du génocide.

Dans la stratégie du processus de substitution culturelle promue par le colonisateur, la destruction morale et physique du *pajé* assumait une place prioritaire dans la conquête. Le *pajé*, dans les sociétés indigènes, représentait beaucoup plus qu'un simple guérisseur, et c'est pour cela qu'il était respecté et craint, comme l'écrivent les chroniqueurs. Il détenait également la connaissance accumulée par les générations antérieures, base de la cohésion sociale, et était capable de décider de l'heure propice au déclenchement d'une nouvelle guerre, de l'équilibre populationnel, des dons de la terre, des migrations et des expéditions de chasse.

Discussion: stratégie coloniale visant la destruction du pouvoir social du chaman

Les voyageurs, du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle, désignèrent ce personnage spécial - le *pajé* (chaman) - de trois façons: *pajé*, *mair* et *caraiba*. Ces dénominations étaient sans doute liées et reflétaient, d'une certaine façon, la compréhension mutuelle indien-colonisateur. Cependant, du point de vue exclusivement colonial, les trois termes ont toujours été accouplés à la comparaison des guérisseurs indigènes avec les sorciers médiévaux, ceci en raison de la vision chrétienne de l'existence de l'anti-Christ.

A. Pajé

Ce terme étant celui qui a le mieux résisté à la substitution culturelle et qui contient des interprétations, en langue *nheengatu*, qui rendent compte des pouvoirs attribués, jusqu'aujourd'hui, aux *pajés* chez les Tukano, du haut Rio Negro, le terme "*pajé*" semble le plus exact.

En langue *nheengatu*, il est probable que les variations *pagi*, *pay*, *payni*, *pai*, *pa*, *piaec*, et *pantch* aient été formées à partir de la même racine *pa-y* qui veut dire "prophète", "devin".

Dans les documents, durant près de cinq siècles, on relève :

- a. En 1587, Gabriel Soares de Souza (7) : ... *ces sorciers sont appelés par les Tupinamba pajé ... (de mbai-é = le solitaire surnaturel) ;*
- b. Au XVII^{ème} siècle, Claude d'Abbeville (8) : ... *par ces barbares qui leur donnent le nom de pajé, de guérisseur ;*
- c. Au XVIII^{ème} siècle, le père Jean Daniel (9) : ... *font la différence par le nom de pajé qui signifie rigoureusement médecin ou guérisseur ...*

B. Mair

Le terme *mair* est en rapport avec le mode de réclusion qui caractérise la vie des *pajés* parce qu'il est la contraction de *mbae-ira* qui veut dire le solitaire, celui qui vit de façon distante. Par ailleurs, les termes : *mbara*, *mara*, *maira*, *mba* viennent de *mbae-ira*. Ainsi, *mair* est lié à la compréhension coloniale du mode de vie solitaire du *pajé* (*mar*, *mba*) (10).

C. *Caraïba*

D'après les récits des voyageurs, il est probable que l'équivoque qui consistait à désigner le *pajé* par le terme *caraïba* avait commencé précocement avec le colonisateur, en raison de son incompréhension du sacré chez les Indiens (11).

Parmi les récits, on peut citer :

- a. Au XVI^{ème} siècle, Jean de Léry (12) : *Et nous profitons de l'occasion pour les prévenir de leurs erreurs et nous leur disions que les caraïbas non seulement les leurraient...*
- b. Au XVI^{ème} siècle, André Thevet : *Ces pajés ou caraïbas sont des personnes de mauvaise vie qui se dédient au service du diable, afin de tromper leurs semblables.*
- c. Au XVII^{ème} siècle, Claude d'Abbeville (II 3) : *Parmi eux, se lèveront quelquefois des sorciers qu'ils appellent "caraïba", Saint ou Sainteté, en général des indiens de mauvaise vie...*
- d. Au XVII^{ème} siècle, un médecin hollandais Jorge Marcgrave (14) : *Les autres sorciers s'appellent pajés ; caraïba cependant, pour eux, est le pouvoir de ces sorciers qui concluent les miracles, raison pour laquelle les Portugais, parce qu'ils faisaient beaucoup de choses qui dépassaient leur intelligence, les appelaient caraïbas ; et c'est ainsi aujourd'hui aussi, en réalité, que les appellent tous les Européens.*

Les auteurs qui écrivirent sur le sujet dès les premiers temps de la Colonie, sont unanimes pour affirmer que leur pouvoir mythique était basé sur un trépied : ressusciter les morts, multiplier les végétaux qui alimentent et soignent les malades.

Parmi les *pajés*, il y en avait quelques-uns qui étaient plus puissants, qui étaient capables de communiquer avec des esprits plus forts, pouvant réaliser un plus grand nombre de prévisions et de guérisons. Peut-être qu'ici, il se passe quelque chose comme une hiérarchisation du sacré. A partir de cette hiérarchie en fonction de la "compétence", il devient plus facile d'établir la valeur symbolique de chaque élément qui compose l'ensemble social. Par ailleurs, la majorité des mythes de guérison et d'origine des remèdes, dans de nombreuses cultures, est en relation avec les mythes cosmogoniques (15).

Les mythes d'origine prolongent la cosmogonie et transcendent le quotidien, créant des modèles qui s'adaptent aux besoins du groupe. La seule voie pour les atteindre est l'esprit des morts qui agissent comme intermédiaires entre le connu et l'inconnu, entre les dimensions visible et invisible, entre le palpable et l'impalpable.

Le *pajé*, accepté par la communauté, agit comme l'agent exclusif de cette relation de dépendance complexe, où le malade et le *pajé* deviennent les personnages suprasensibles d'une même totalité mythique. C'est pour cette raison qu'il y a un total besoin de communication avec les morts.

Ceci devient facile à comprendre lorsque nous constatons que le langage écrit s'est ancré tardivement dans le Brésil colonial et qu'une grande partie de sa production se trouve enracinée dans sa première brasilianité. Il est possible de chercher dans nos

racines ethnolinguistiques, chez les Tupinamba, certains aspects de ces relations médico-mythiques qui perdurent jusqu'aujourd'hui au Brésil (16).

Il existe diverses expressions d'origine tupi pour désigner le personnage qui a exercé pendant les premiers siècles de la colonisation la maîtrise des pratiques des guérisons chez les Tupinamba. On peut également trouver des descriptions des fonctions du *pajé* dans la littérature des premiers chroniqueurs.

L'importance dont il jouissait dans sa communauté avait vite attiré l'attention du colonisateur, car bien que n'étant pas le chef supérieur, il était en premier lieu craint pour ses pouvoirs de provoquer le bien ou le mal. De cette façon, le groupe lui obéissait et le respectait, exécutant ses ordres. Cette importance sociale est certainement devenue, avec les années, la principale raison pour laquelle les hiérarchies ecclésiastiques et laïques identifèrent le *pajé* comme l'un des piliers les plus importants à être détruits, comme la base du processus de substitution culturelle. Deux des représentants les plus significatifs de l'ordre colonial, les jésuites José d'Anchieta (17) et Maurice d'Heriarte (17), tous deux du XVI^{ème} siècle, traduisent bien l'idéal colonisateur de destruction physique et morale du *pajé* :

N'ose pas maintenant te servir de tes artifices, sorcier pervers, chez les gens qui suivent la doctrine du Christ. tu ne peux pas avec des mains mensongères frotter les membres malades, ni avec des lèvres immondes sucer les parties du corps que les terribles froids ont transies, ni les viscères qui brûlent de fièvre, ni les lentes gouttes, ni les lèvres enflées. Tu ne tromperas pas avec tes arts les pauvres malades qui crurent beaucoup, les pauvres ! aux mensonges de l'enfer. Tu ne montreras plus aux malades des pailles et de longs fils astucieusement enroulés, et ta bouche trompeuse ne leur dira plus : toi, dont j'ai retiré la maladie avec mes lèvres de ton corps affaibli, aie confiance ! Tu jouiras bientôt de la santé désirée que t'a donnée mon habileté. Gît par terre la vieille tromperie ; garde maintenant dans le troupeau, la meute de Dieu, dont les aboiements éloignent les loups traîtres et en rage. Si je te prends un jour aux mains des gardes, tu gémiras dans un feu vengeur ou tu payeras dans une prison sale le châtiement mérité (José d'Anchieta).

Tous les indiens, ceux-là comme ceux de São Luis, et tous autant qu'ils sont, sont faux, lâches, traîtres, carnassiers, cruels, amis des nouveautés : votre Dieu est goinfre et luxuriant. Ce sont des homicides, des mensonges, des calomnies, gens de peu de crédit et d'aucune charité, sans connaissance de la parole (Maurice d'Heriarte).

Par ailleurs, l'ensemble des Européens qui arrivaient faisaient une évaluation de la société tribale avec le même regard et le même idéal que d'où ils venaient, où les mots foi, loi et roi du moyen âge européen organisaient l'ordre social. Sous cette perspective, le récit de Pedro de Magalhães Gandavo (18) est très cohérent :

La langue de ces gens est étrange : il manque trois lettres - on n'y trouve pas le F, ni le L, ni le R, ce qui cause l'étonnement, parce qu'ainsi il n'y a pas de Foi, ni de Loi, ni de Roi; et de cette façon, ils vivent sans justice et de manière désordonnée.

Ce fut à partir de l'importance sociale du *pajé* tupinamba, comprise à partir des descriptions de divers voyageurs, que le colonisateur a réaffirmé l'importance du *pajé* et de la nécessité absolue de le détruire comme acte préalable à l'installation du nouvel ordre. Cette détermination est de la plus grande importance parce que c'est sur elle que se

basa la plus grande partie du processus de substitution des aspirations sur la santé et les maladies des Indiens par les colonisateurs.

1. Gabriel Soares de Souza (19), XVI^{ème} siècle: Parmi ces gens tupinamba, il y a de grands sorciers, qui portent ce nom entre eux, pour se mettre dans la tête mille mensonges ; lesquels sorciers vivent dans des maisons séparées, chacun pour soi, lesquelles sont très sombres et toutes petites, dans lesquelles personne n'ose entrer, ni y toucher quelque chose ; lesquels, pour la plus grande partie ne savent rien et pour se faire reconnaître et craindre, prennent cet office, ayant compris combien il est facile de mettre n'importe quoi dans la tête des gens... On appelle ces sorciers les chamans tupinamba.

2. Heriarte (23), XVI^{ème} siècle : ils se vantent de beaucoup parler avec le démon ; et soyez certains de ce que je vous dis : parmi eux, il y a beaucoup de sorciers qu'ils appellent "pais", qui leur servent de médecin pour leurs maladies, les en guérissent en buvant du tabac et en suçant la maladie. Ils font des maisons toutes petites qu'ils appellent tocaia, où ils se recueillent, font leurs cérémonies, et disent qu'ils parlent avec Jurupari, qui est le Diable, et qui leur dit de faire telle et telle chose, ce dont ils gardent le secret inviolablement.

3. Claude d'Abbeville (20), XVII^{ème} siècle : Ce sont des personnages dont se sert le diable pour maintenir vivante la superstition des indiens, ils sont très estimés, cependant, par ces barbares qui leur donnent le nom de pajé guérisseur. Ils prédisent la fertilité de la terre, les sécheresses et les pluies et autre. En outre, ils font croire aux gens qu'il leur suffit de souffler sur la partie malade pour la guérir. C'est pour cela que, quand ils tombent malades, les indiens vont les chercher et leur disent ce qu'ils sentent. Immédiatement, les chamans commencent à souffler sur la partie malade, la sucent et crachent sur le mal en insinuant la guérison. Ils cachent parfois des morceaux de bois, de fer ou d'os, et après avoir sucé la partie malade, ils montrent ces objets à la victime, en feignant de les avoir retirés de là. Il arrive ainsi très souvent qu'ils guérissent, mais c'est sous l'effet de l'imagination ou de la superstition, par des arts diaboliques.

4. Frère Vicente do Salvador (21), seconde moitié du XVI^{ème} siècle : Il n'y a pas parmi ces gens des médecins proprement dits, mais des sorciers, lesquels habitent dans des maisons à part, chacun pour soi, et avec une porte toute petite, par laquelle personne n'ose entrer, ni toucher à quoi que ce soit, parce que si quelqu'un prend ou si on ne donne pas ce qu'ils demandent, ils disent: "va, tu dois mourir", c'est ce qu'ils appellent "lancer la mort". Et ainsi, ces sorciers peuvent plutôt être appelés tue-saints plutôt que médecins, ils ne guérissent pas les malades, mais les trompent, en leur suçant la partie qui leur fait mal et en retirant de la bouche une écharde ou un vieux clou qu'ils avaient déjà dans la bouche, le leur montrant, et disant que c'était cela qui leur faisait mal et que maintenant ils sont guéris, alors qu'ils sont aussi malades qu'avant.

5. Thevet (22), autre chroniqueur de cette même époque : Outre les persécutions qu'ils subissent de la part de l'esprit malin et de leur façon erronée d'interpréter les rêves, ces gens s'éloignent de la vérité et procèdent de manière tellement irrationnelle qu'ils en arrivent au point d'adorer le diable, par l'intermédiaire de ses ministres appelés chamans.

6. Jean Daniel (24), l'un des jésuites les plus connus, en Amazonie, au XVIII^{ème} siècle : Il y a cependant certains indiens, très respectés, non pas comme sacerdotés, et encore moins comme dieux ; mais parce qu'ils soignent et qu'ils ont un pouvoir supérieur pour punir et porter des maléfices, comme chez nous, les sorciers, et ils les distinguent par le nom de chamans, qui signifie exactement médecin, ou guérisseur, et certains les respectent par vénération, et d'autres par peur et les craignent, et ceux-là les aiment, mais en réalité, ils ne sont que des imposteurs et des novellistes, qui feignent et mentent, ce pour quoi ils se font craindre et respecter, mais aussi parviennent à réaliser leurs desseins.

C'était le pouvoir concentré dans les mains du pajé qui était l'intermédiaire des forces de la nature avec l'ensemble social indigène. Pour les chrétiens, il était impos-

sible de vivre avec cette situation parce qu'elle s'opposait en tout à ce que représentait l'ordre féodal et principalement la hiérarchie ecclésiastique. De cette façon, la plus grande partie de la surveillance coloniale pour la dissuasion était tournée vers l'élimination physique et morale du *pajé* et de tous les symboles liés au chamanisme. Dans ce sens, les témoignages de Jean de Léry (25), au XVI^{ème} siècle, et de Claude d'Abbeville (25), au XVII^{ème} siècle, sont éclairants :

Les sauvages admettent certains faux prophètes appelés caraïbas qui vont de village en village comme des réciteurs de litanies et font croire non seulement qu'ils communiquent avec les esprits et donnent ainsi de la force à ceux qui les approuvent, pour vaincre et supplanter les ennemis dans la guerre, mais encore persuadent qu'ils ont la vertu de faire en sorte que les fruits et les racines de la terre du Brésil poussent et grossissent (Jean de Léry).

L'office de chaman a perdu beaucoup de son importance depuis que nous sommes arrivés au pays, d'autant plus qu'en notre compagnie, il y avait un jeune homme qui savait faire des tours de magie avec les mains et beaucoup de prestidigitation ... Dès que les habitants du Maranhão virent les tours de passe-passe de ce jeune homme, ils se mirent à l'admirer et à l'appeler de pajau (chaman). Monsieur de Rasily leur montra donc que tout était dû à une certaine habileté, le comparant aux chamans, et démontrant ainsi que ces derniers n'étaient autres que des joueurs de passe-passe et des imposteurs. Il en résulta que beaucoup abandonnèrent leurs croyances, et finalement même les enfants se moquèrent des chamans (Claude d'Abbeville).

De la même façon, on ne peut nier que si les *pajés* n'avaient pas démontré autant de compétences pour identifier et résoudre les problèmes sociaux des groupes respectifs, au long de milliers d'années, ils n'auraient pas bénéficié de l'immense prestige identifié par les voyageurs. Ainsi, ces savoirs des *pajés* n'étaient pas restreints aux relations médico-mythiques qui étaient la base méthodologique des guérisons, mais représentaient principalement l'extraordinaire savoir historiquement accumulé englobant les éléments de la nature environnante. Le témoignage du Français Claude d'Abbeville (26) est absolument significatif :

Peu d'entre eux méconnaissent la majorité des astres et des étoiles de leur hémisphère; les nommant par leurs noms inventés par leurs ancestraux ... Nous avons parmi nous la poussière que beaucoup connaissent et qui s'appelle seichu. Elle commence à se voir dans leur hémisphère, au cours du mois de janvier, et ils l'aperçoivent à peine qu'ils affirment que les pluies vont arriver ; et celles-ci arrivent effectivement peu de temps après.

Conclusion

Les siècles passèrent depuis la Bulle du Pape Nicolas V, du 8 janvier 1454, et la principale stratégie colonisatrice - la démoralisation du *pajé* - pour consolider la conquête a été obtenue avec succès. En dépit de l'agressivité du colonisateur, la résistance culturelle des *pajés* a été maintenue dans de petits groupes de survivants qui habitaient loin du littoral, notamment, en Amazonie, et pour cette raison, ils eurent un contact plus tardif avec les Blancs. Jusqu'à nos jours, les *pajés* amazoniens résistent au changement culturel et continuent à influencer la vie des Indiens.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) MARTINS Edilson. - *Nossos índios, nossos mortos*. São Paulo. Circulo do Livro. 1978. p. 17-9.
- (2) PISO Guilherme. - *História natural e médica da Índia Ocidental*. Rio de Janeiro. Instituto Nacional do Livro, 1957, p.75-6.
- (3) SOUTO Luiz Felipe Vieira. - Anchieta médico. In : *Anchieta e a Medicina*. Rio de Janeiro. Laboratório Carlos da Silva Araújo. 1934. p.23.
- (4) HISTÓRIA DA COLONIZAÇÃO PORTUGUESA DO BRASIL. - *Edição Monumental Comemorativa do Primeiro Centenário da Independência do Brasil*, 1923, v. II, p. 91.
- (5) HISTÓRIA DA COLONIZAÇÃO PORTUGUESA DO BRASIL. - *Edição Monumental Comemorativa do Primeiro Centenário da Independência do Brasil*. 1923. v. II. p. 100-5.
- (6) Apesar de as dúvidas da sua autenticidade, na tradução para o português da versão italiana de João Baptista Ramuzio, da obra *Navigazioni et Viaggi*, escrito em Veneza, no ano de 1550 e publicado no Tomo II da Coleção de Notícias para a História e Geografia da Nação Ultramarina, em 1882, está mais uma vez registrada, pela pena do piloto anônimo, a vida saudável que os tupis desfrutavam quando os portugueses chegaram.
- (7) SOUZA Gabriel Soares de. - *Tratado descritivo do Brasil em 1587*. São Paulo. Nacional. 1971. p. 314.
- (8) D'ABBEVILLE Claude. - *História da Missão dos Padres Capuchinhos na Ilha do Maranhão e Terras Circunvizinhas*. Belo Horizonte. Itatiaia. 1975. p. 254.
- (9) DANIEL João. - Tesouro Descoberto do Rio Amazonas. T 1. Rio de Janeiro. *Separata dos Anais da Biblioteca Nacional*. 1976. p. 248.
- (10) SAMPAIO Teodoro. - *O tupi na geografia nacional*. 5. ed. São Paulo. Nacional. 1987. p. 275.
- (11) CUNHA Geraldo da Cunha. - *Dicionário Histórico das Palavras Portuguesas de Origem Tupi*. 2. ed. São Paulo. Melhoramentos. 1982. p. 102. *A cronologia das acepções foi estabelecida com base na documentação histórica adiante descrita. Com efeito, Anchieta informa que o termo indígena "caraíba" traduz-se por "coisa santa e sobrenatural" esclarecendo ainda que os índios o adotaram para designar os portugueses; Cardim asseverava, por seu turno, que o termo era aplicado aos "feiticeiros" indígenas, dando ao vocabulário, todavia, uma conotação pejorativa, pois entre os indígenas "caraiba" désignava o "guia espiritual" espécie de pajé que presidia os seus cultos religiosos; Frei Vicente do Salvador apresenta uma bem fundamentada explicação da origem dos significados assumidos pelo vocábulo "caraiba", isto é, "homem branco, cristão".*
- (12) LÉRY Jean de. - *Viagem à Terra do Brasil*. São Paulo. Ed. USP. 1972. p. 166-7.
- (13) D'ABBEVILLE Claude. - *História da Missão dos Padres Capuchinhos na Ilha do Maranhão e Terras Circunvizinhas*. Belo Horizonte. Itatiaia. 1975. p. 254.
- (14) MARCGRAVE Jorge. - *História Natural do Brasil*. São Paulo. Imprensa Oficial. 1942. p. 279.
- (15) Eliade foi buscar numa tribo tibetana o exemplo dessa relação. Ver : ELIADE Mircea. - Aspectos do mito. Lisboa. Edições 70. 1986. p. 29 : A estreita ligação existente entre o mito cosmogônico, o mito da origem da doença e do remédio, e o ritual da cura mágica está bem patente entre os Na-Khi.
- (16) STRADELI E. - *Vocabuário da Língua Geral Português-Nheengatu e Nheengatu-Português*. Rio de Janeiro. Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, T. 104, vol. 158, 1929, p.585 : *É o médico, o conselheiro da tribo, o padre, o feiticeiro, o depositário autorizado da ciência tradicional. Pqjè não é qualquer. São os fortes do coração, os que sabem superar as provas de iniciação, que tem o fôlego necessário para ser pajé.*

- CUNHA Antônio Geraldo. - DICIONÁRIO ETIMOLÓGICO NOVA FRONTEIRA DA LÍNGUA PORTUGUESA. . Rio de Janeiro. Nova Fronteira. 1982. p.572 : *Pagi, Pay, Payni, Pai, Pa, Piaec, Piach, Pantch. Todas são formadas etimologicamente estruturadas a partir da raiz pa-y ou aquele que diz fim ou profeta.*
- (17) ANCHIETA José de. - *De Gestis Mendi De Saa*. São Paulo. Loyola. 1986. p. 141-2
VARNHAGEN. *Historia Geral do Brasil*. Vol III. 3. ed. São Paulo. Melhoramentos. s/d. p. 214.
- (18) Foi assim que Gandavo chamou atenção para a ausência de rei e da Igreja, fato de difícil compreensão para ele. GANDAVO, Pero de Magalhães. *Tratado da Terra do Brasil*. Belo Horizonte. Itatiaia. 1980. p.52.
- (19) PINTO Estevão. - In : METRAUX Alfred. *A Religião dos Tupinambás*. São Paulo. Nacional. 1979. p.75.
- (20) D'ABBEVILLE Claude. - *História da Missão dos Padres Capuchinhos na Ilha do Maranhão e Terras Circunvizinhas*. Belo Horizonte. Itatiaia. 1975. p.253.
- (21) SALVADOR Vicente do, Frei. - *Historia do Brasil*. São Paulo.. Ed. Weiszflog Imos. 1918. p.61.
- (22) THEVET André. - *As singularidades da França Antártica*. Belo Horizonte. Itatiaia. 1978. p. 117.
- (23) VARNHAGEN. - *História Geral do Brasil*. V. III. 3.ed. São Paulo. Melhoramentos. s/d. p.216.
- (24) DANIEL João. - *Tesouro Descoberto do Rio Amazonas*. T 1. Rio de Janeiro. *Separata dos Anais da Biblioteca Nacional*. 1976. p.248.
- (25) LÈRY Jean de. - *Viagem à Terra do Brasil*. São Paulo. Ed. USP. 1972. p. 161-2.
D'ABBEVILLE Claude. - *História dos Padres Capuchinhos na Ilha do Maranhão e Terras Circunvizinhas*. Belo Horizonte. Itatiaia. 1975. p. 254.
- (26) D'ABBEVILLE Claude. - *História dos Padres Capuchinhos na Ilha do Maranhão e Terras Circunvizinhas*. Belo Horizonte. Itatiaia. 1975. p. 246-7.

RÉSUMÉ

La stratégie de la conquête coloniale du Brésil par les Portugais, du XVIème au XVIIIème siècle, a été liée à l'ensemble complexe des forces politiques, économiques et militaires de la métropole et de l'Eglise. Durant les premiers contacts avec les populations indigènes, sur le littoral, les colonisateurs, principalement les religieux, perçurent l'extraordinaire importance du pajé dans la structure de l'organisation des populations autochtones. C'est ainsi que la destruction physique et morale du pajé et la substitution de ce dernier par les médecins et les prêtres soigneurs furent fondamentales dans les plans de la métropole et de l'Eglise pour consolider la conquête du territoire.

SUMMARY

The strategy of the colonial conquest of Brazil by the Portuguese, between the XVI and XVIII centuries was linked to the complex set of political, economic and military forces from the Metropolis and the Church. In the first contacts with the Indian populations, on the coast, the colonizing elements, chiefly, the religious ones, perceived the extraordinary importance of the Indian shaman in the organizational structure of the autochthonous populations. Thus, the physical and moral destruction of the Indian shaman and his substitution by healing doctors and priests had become a fundamental part of the plans designed by the Metropolis and the Church in consolidating the territorial conquest.